

PLACE DU VIEUX-MARCHÉ, A BONN.

LA FIANCÉE DE BEETHOVEN



I

DANS la vieille « maison des Espagnols noirs », un ancien couvent, sur les remparts de Vienne, où, en face de ce large horizon qu'il aimait, vint finir son existence douloureuse, Beethoven mourut le 26 mars 1827, au plus fort d'un terrible orage. « Ni épouse affligée, ni fils, ni fille ne pleurait autour de lui, mais le monde entier mena son deuil. » Les amis restés fidèles à son isolement, sa tristesse, sa surdité qui rendait impossible de communiquer avec lui autrement que par écrit, l'entourèrent jusqu'au bout. Stéphane de Breuning, son compagnon d'enfance et de toute la vie, fut alors chargé de mettre ordre à la modeste succession du grand homme, qui l'avait nommé tuteur du neveu adopté avec tant de joie, et dont la mauvaise conduite hâta sa fin. Dans le tiroir d'un vieux bureau, il trouva, avec quelques valeurs, les feuillets jaunis, sans date, d'une lettre au crayon, où Beethoven adressait à une fiancée inconnue, qu'il appelait de ce beau nom « Mon immortelle bien-aimée », les paroles les plus nobles et les plus tendres, parlant de sacrifice, d'union à venir, disant tout ce que sa musique révèle mieux encore des sentiments de son âme ardente et souffrante, toujours tendue vers le bonheur et rêvant de s'y reposer.

Comment cette lettre lui était-elle revenue ? Et quelle femme avait mérité un pareil amour ? Quels obstacles les avaient séparés, puisque la vie de

Beethoven s'était écoulée solitaire ? Du moins, ce souvenir, ignoré de tous, lui était resté bien profondément au cœur pour que, lui, le désordre même, eût gardé avec tant de soin ces pauvres feuilles, en anéantissant tout ce qui pouvait jeter un jour sur ce passé évanoui. Cependant, deux portraits de femmes se trouvaient au milieu des vieux meubles, survécus aux perpétuels déménagements du maître : l'un, une éclatante beauté brune au type italien, que le comte Gallenberg reconnut plus tard pour être sa mère, Giulietta Guicciardi, jeune fille, l'héroïne de la sonate dite du *Clair de Lune*. L'autre enfermait dans son cadre terni un fier et doux visage, d'une pureté classique, des yeux où l'intelligence et la volonté mettaient leur lumière. Au-dessus du front élevé, les cheveux, clairs et ondes, se coiffaient d'une sorte de turban jaune, une draperie de muse enveloppait les épaules de ses plis rouges. Derrière le cadre, une fine écriture avait tracé ces mots, d'abord inaperçus : « *Au rare génie, au grand artiste, au cœur si bon.* — T. B. »

Laquelle était l'immortelle bien-aimée ? Longtemps, les historiens de Beethoven discutèrent ce problème. La figure mystérieuse gardait son secret, comme elle l'avait gardé durant sa vie, puisque sa famille déclara encore n'avoir jamais entendu parler de ces fiançailles. Mais il existait d'elle un autre portrait, révélateur, celui-là, où Beethoven lui-même l'avait représentée, détachant sur le fond d'or des sons magiques son image pure, vaillante, aimante : la *Léonore* de l'opéra de *Fidelio*.

— Voyez-vous, disait vers 1860, en achevant de jouer l'ouverture de *Fidelio*, la vieille conseillère



Hebenstreit, une musicienne de talent, qui jadis avait connu Beethoven, — comme un modèle pose pour un tableau, la comtesse Thérèse de Brunswick a posé pour le personnage de Léonore, et tout le monde peut lui en être reconnaissant. Mais... Beethoven n'était pas fait pour le mariage... Et puis une comtesse sans fortune, si fine, si délicate... un souffle! Et lui, un ange, un démon, tout ensemble... C'eût été leur malheur à tous deux... et son génie en serait mort, par-dessus le marché! »

Dans les œuvres de Beethoven, le nom de Thérèse ne figure comme à dessein que sur une seule sonate, des moins importantes. Mais elle put dire avec justice, dans de tardives confidences, que, pendant quatre ans, les plus grandes créations du maître lui furent silencieusement dédiées. Et si, depuis lors, l'âme de Beethoven, au travers de ses infirmités, ne cessa de s'élever vers un idéal plus large, vraiment surhumain, sait-on quelle part y eut l'influence lointaine de celle qui voua au bien cette vie qu'elle n'avait pu lui consacrer?

II

Avant de raconter cette touchante et mélancolique histoire, il faut en faire connaître le héros. On ne peut comprendre Beethoven, sa nature heurtée, inégale, mélange de grandeur et d'orgueil absurde, de violence brutale et de tendresse infinie, d'indépendance et d'irrésolution, si on ne sait rien de sa jeunesse pénible et de son éducation imparfaite. Tout en lui, qualités et défauts, était également extrême et lui attachait fortement ses amis; car, malgré sa façon hautaine de les regarder, prétendait-il, « comme des instruments sur lesquels il jouait à volonté », ses repentirs enfantins, sa sensibilité excessive, la bonté sans bornes qui dominait ses manies, ses distractions et ses colères même, lui donnaient un singulier pouvoir de fascination qui a passé dans sa musique. On le trouvait insupportable, mais on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

Quand il arriva à Vienne, il avait vingt-deux ans (1792). Bonn, sa ville natale, n'a donc eu de lui que ces premières années où, cependant, à bien des égards, l'homme se forme. Au bord du Rhin majestueux, l'enfant se promenait, rêvant, disait-il, « à une musique si belle qu'il en était tout heureux ». Dans ce beau pays où il se pénétra de son amour passionné pour la nature, Louis van Beethoven grandit tristement en un intérieur pauvre d'où toute dignité avait disparu à la mort de l'aïeul, le vieux maître de chapelle flamand. Cette maison de la Bonngasse, transformée aujourd'hui en pieux musée, a vu le père rentrer toujours ivre, les enfants pâtir, la mère, épuisée par la lutte courageuse avec les dettes et la misère, se mourir lentement. A cette pâle et blonde Madeleine Keve-rich, que son fils aîné adora, il dut, ce semble,

son intense faculté d'émotion, son austérité de principes. Mais l'égoïsme de Jean van Beethoven voulait, à l'exemple de Mozart, le transformer en enfant prodige, pour faire ainsi fortune, et le petit Louis enchaîné durement au piano par son père, apprenant à peine à lire et à écrire, donnait des concerts dès sept ans.

A dix-sept, il perdit cette mère, en qui il pleura « sa meilleure amie »; ce fut sa première grande douleur. Devant la dégradation paternelle, avec deux jeunes frères à élever, il dut solliciter de l'Électeur de Cologne, l'archiduc-évêque Maximilien, dont les Beethoven étaient musiciens, les droits d'un chef de famille. Et, dès lors, compositeur débutant qui imite Mozart, organiste, professeur, maître de chapelle aussi, il soutient cette lourde tâche de faire vivre tous les siens.

De son premier milieu, Beethoven devait garder beaucoup de l'âme populaire, avec sa simplicité rude, son ignorance des raffinements, ses emportements sans mesure, mais aussi ses brusques retours, son énergie et sa générosité. Cependant, il souffrait déjà dans son orgueil de se sentir inférieur par l'éducation au monde que son talent commençait à lui ouvrir.

Ce que n'avait pu faire son humble et douce mère, une femme de haute distinction le fit pour lui, prenant un affectueux ascendant sur son humeur capricieuse et obstinée, et s'attachant à le former. Toute sa vie, il se souvint avec reconnaissance de la conseillère de Breuning. Il donnait des leçons de musique à ses trois fils, dont il était le camarade, à leur sœur, Éléonore, sa grande amie. L'hospitalière demeure existe encore, sur la place même où se dresse la statue de celui qui y fut traité comme un cinquième enfant. Là, il venait, à toute heure, conter ses soucis quotidiens, et répéter : « Deviendrai-je jamais célèbre? » assis sur un escabeau, aux pieds de la bonne conseillère, qui l'écoutait, le grondait, le raisonnait : Puis elle le renvoyait à ses leçons, qu'il avait en horreur, et, le suivant des yeux à travers la place, murmurait, en le voyant tourner sur ses talons, au moment de soulever le marteau d'une porte : « Al-lons ! il a encore son henneton dans la cervelle ! »

Beethoven apprit à connaître la vie de famille, simple, gaie, aimable, dans cet entourage aussi distingué qu'intelligent. Il s'y sentait à l'aise, malgré sa susceptibilité craintive, et des horizons fermés s'ouvraient à lui. Il était de tout ce qui se passait dans la « grande chambre » de la conseillère, où souvent musique et poésie se prolongeaient tard, avec les rires. C'est là qu'un soir, Beethoven improvisant au piano, son ami et maître Ries saisit son violon, et tous deux continuèrent ensemble l'improvisation, aux applaudissements de l'auditoire, l'oncle-chanoine des Breuning, et quelques amis. Tout le monde était artiste dans cette petite ville musicale, grâce à ses riches archevêques-princes, dont la vieille cathé-

drale, assez laide et nue, semble vibrer encore du jeu puissant de cet organiste obscur qui s'appelait Louis van Beethoven.

Plus que ses frères, quoique ceux-ci fussent, comme elle, enthousiastes du grand mouvement littéraire qui entraînait alors l'Allemagne, Éléonore de Breuning se fit l'initiatrice intellectuelle du jeune musicien, lisant avec lui, discutant, dans des causeries animées, leurs livres préférés. Très instruite, fiancée au professeur de l'Université de Bonn, Wegeler, cette sérieuse et charmante fille révéla à Beethoven tous ceux qu'il ignorait, tout un monde de beautés qu'il découvrit avec transport : les premiers vers de Goethe et de Schiller; les grands écrivains allemands; puis les poètes anglais, Milton et Shakspeare, et, enfin, les auteurs anciens, dont il s'imprégna fortement à travers les belles traductions de Voss. Toute sa vie, il conserva ce goût des grandes lectures. « J'ai appris, disait-il, la résignation dans Plutarque. » Il apprit de même la philosophie dans Platon, et l'*Odyssée* d'Homère traîna sans cesse au fond de ses poches gonflées de papier à musique.

Mais ce que M^{me} de Breuning et sa fille lui enseignèrent de plus précieux encore, furent cette estime et ce respect de la femme dont tous les hommes d'âme élevée ont senti le bienfait. « Jamais je n'oublierai ce que je dois à vous et à votre chère mère », écrivait-il à Éléonore, en lui envoyant, plus tard, la sonate qu'il lui a dédiée : « acceptez ceci en souvenir des heures heureuses que j'ai passées dans votre maison. »

Aussi, nous dit-on, il ne fut jamais attiré que vers les femmes qui unissaient la noblesse du caractère à la distinction de l'esprit. Ses premières amies, par bonheur, avaient su le rendre difficile.

III

Son père était mort, ses frères placés; un protecteur amical, le comte Waldstein, l'encourageait à aller tenter la fortune à Vienne, et, avec une délicatesse exquise, offrait à l'artiste, pauvre et fier, outre l'argent du voyage, des recommandations pour ces grands seigneurs, autrichiens et hongrois, au train de princes, qui avaient leur « chapelle » et leur théâtre privé, pensionnaient les musiciens, les attachaient à leurs personnes. Mozart, leur idole, n'existait plus; le père Haydn, comme l'appelaient affectueusement les Viennois, vieillissait. Il y avait une place à prendre pour le talent du virtuose et le génie du compositeur, auquel Waldstein croyait, comme tous ses amis. D'ailleurs, en 1792, on commençait à se battre sur le Rhin; les troupes de la République allaient bientôt envahir le petit électorat. Ce fut à travers les deux armées ennemies que Beethoven gagna la route de l'Autriche. En novembre 1792, il arrivait, avec la confiance de la jeunesse, quinze du-

cats en poche, faire la conquête de Vienne. Cette ville charmante fit si bien la sienne, qu'il ne la quitta plus.

C'était l'âge d'or de la musique allemande. Le jeune compositeur nouveau, maître de chapelle de l'oncle de l'empereur, présenté par le comte Waldstein, vit s'ouvrir devant lui les maisons les plus aristocratiques qu'alliaient entre elles de nombreuses parentés. Ses improvisations étaient merveilleuses, et produisaient un tel effet sur les auditeurs que les larmes leur montaient aux yeux. Alors, Beethoven éclatait de rire et se moquait de leur attendrissement. « Mon art me vaut partout des amis et des égards; que demander de plus? » disait-il, triomphant. Un an après avoir quitté Bonn, il était en pleine possession du succès; les salons se le disputaient, les plus grandes dames voulaient être ses élèves, on l'appelait jusqu'à Berlin, et tous les riches amateurs lui commandaient de la musique de chambre : sonates, trios et variations.

Les dédicaces de ses œuvres nous donnent les noms de ses protecteurs et des amis qui intervinrent dans sa vie. Les artistes avaient ainsi coutume de placer leurs compositions nouvelles sous quelque noble patronage : gracieux hommage, souvent intéressé. Voici la belle Sonate Pathétique au prince Lichnowsky, qui, sans se décourager de ses susceptibilités, le logea plusieurs années dans son palais, où sa femme Christine, une de ces princesses de Thun que Mozart, accueilli dans la famille en ami, appelait « les trois grâces », eût voulu, nous dit Beethoven, « mettre sous cloche son nouveau fétiche pour empêcher les profanes d'y toucher. » Voici la Première Symphonie, au baron Van Swieten, le dévot de Haendel, l'oracle des dilettantes viennois; le Quatuor au prince Lobkowitz, qui, tout jeune, violoniste passionné, traitait Beethoven en camarade, leurs fréquentes querelles n'usant pas leur amitié; la Sonate au comte Browne, un Russe qu'il nommait « le premier Mécène de sa muse ». Voici les plus grands noms de l'Autriche : les Schwarzenberg, les Kinsky; enfin, l'archiduc Rodolphe, frère de l'empereur, auquel Beethoven, qui fut son professeur, disait avec désespoir : « Monseigneur, délivrez-moi des tracasseries de votre chambellan », ce que fit en riant le prince, supprimant tout cérémonial, avec la simplicité traditionnelle de la maison d'Habsbourg.

Tous ces grands personnages se soumettaient à ses caprices, traitaient d'originalités les impolitesses par lesquelles il manifestait, à tort et à travers, cette fierté justifiée qui lui faisait dire : « Ma noblesse est là! » en montrant sa tête et son cœur. Il réclamait partout la place d'honneur avec une arrogance extrême, refusait les invitations à dîner, pour ne pas s'astreindre à être exact, se faisait, par ses dédains, haïr des autres artistes, se brouillait avec le vieil Haydn, un peu jaloux de ce soleil levant, enfin gaspillait l'argent

qu'il gagnait sans peine et dont il ne sut jamais la valeur. Il ne faut pas s'étonner que la tête tournât à un jeune homme de vingt-cinq ans, inconnu la veille, et subitement l'objet d'un tel engouement. Malgré ses défauts, sa brusquerie, ses injures violentes, suivies d'aussi violents regrets, les amis qu'il froissait le plus ne pouvaient se détacher de lui.

Ses belles élèves subissaient le même charme. Pourtant, Beethoven était laid, et s'il lui prit, durant cette période mondaine, des accès d'élégance exagérée, il était le plus souvent négligé dans sa mise autant que dans ses manières. Ses leçons l'ennuyaient; son orgueil était froissé d'en accepter le prix de ceux qui le traitaient en égal. Il exigeait un jeu léger et, pour une fausse note, querelait sans pitié la musicienne. Mais ce petit homme aux traits gros, fortement marqués de petite vérole, aux cheveux rudes et rebelles, avait la vraie beauté : celle du regard étincelant et perçant, de la physionomie mobile et puissante. Il avait aussi une âme enfantine, infiniment affectueuse et simple, quand il ne se hérissait pas. « N'eût-il reçu du ciel que son cœur, ce serait encore un de ces hommes devant lesquels le monde doit s'incliner ! » disait de lui un patient ami, qu'il appelait le « comte musical », Zmeskall, un Hongrois, secrétaire de chancellerie, dont les conseils rebutés lui furent cependant utiles, car son indépendance ombrageuse avait pour doublure, ce qui arrive souvent, une irrésolution extrême, écoutant toutes les opinions, sans pouvoir s'arrêter à aucune, à moins qu'on ne voulût la lui imposer.

Ce cœur « allant droit vers ce qui est bon et beau, » cette haute intelligence s'élevant, sans effort, au niveau des plus brillantes conversations, grâce à des lectures toujours continuées, tout cela lui tenait lieu de vernis mondain. Il n'était pas seulement le virtuose à la mode, dont paraient leurs salons ces comtesses et ces princesses qu'il a faites marraines de ses œuvres, recherchant celles du rang le plus élevé, car, sous sa rudesse de formes, sa délicatesse morale se sentait attirée par tout ce qui était délicat et fin. Mais, lui pardonnant ses manquements aux conventions mondaines qui l'exaspéraient, et que la simplicité familiale des Breuning n'avait pu lui enseigner, toutes ces jeunes femmes, ces jeunes filles lui rendaient en amitié la franche sympathie qu'il leur témoignait. Toutes, d'ailleurs, aimant et comprenant la musique, pouvaient être des admiratrices intelligentes pour l'artiste, qui se laissait volontiers choyer par elles, et trouvait, pour les en remercier, des inspirations charmantes. Assistant avec lui à l'opéra *La Molinara*, de Paesiello, une dame exprime le regret d'avoir égaré des variations sur le joli duo. Beethoven, rentré au logis, écrit les gracieuses variations que nous avons, et les envoie, au matin, avec ces mots : « Retrouvées par Louis van Beethoven. »

Se doutaient-elles, ces amies du maître, que leur nom, inscrit auprès du sien sur ces œuvres, poétiques ou grandioses, irait ainsi à la postérité ? Et avec leur nom, c'est leur physionomie qui nous a été conservée par les biographes de Beethoven, de même qu'au Musée de Bonn, leurs portraits entourent le sien.

Nous trouvons d'abord, dans ces premières années de Vienne, Christine Ghérardi, une belle personne, admirable chanteuse mondaine. La situation de son père, amené de Toscane par l'empereur Léopold, qui se l'était spécialement attaché, l'empêchait de se faire entendre autrement que dans des concerts de bienfaisance. Haydn avait écrit à son intention certaines pages de l'oratorio : *La Création*. Dans les salons amis où ils se rencontraient, Beethoven et elle chantaient souvent ensemble; il en résultait des échanges de lettres aimables, des vers que Christine adressait au musicien.

Puis c'est Anna-Maria, comtesse Erdœdy, une aimable femme, de santé délicate, ne quittant guère sa chaise-longue, ses trois beaux enfants autour d'elle, et dont la musique était la grande jouissance. Gaie, gracieuse et bonne malgré tout, se traînant à grand-peine, dans son salon, d'un piano à l'autre, elle exécutait admirablement la musique du maître, dont elle fut toujours la plus fidèle amie. A chaque crise de sa vie, Beethoven, qui l'appelait son « confesseur », se réfugiait près d'elle, dans sa belle terre de Jedlersee, non loin de Vienne, pour y chercher des conseils et d'affectueuses consolations.

C'est encore, entre ses meilleures élèves, la baronne Dorothee Erdmann, femme d'un officier autrichien, une Francfortoise, que Beethoven surnommait « Sainte-Cécile ». Elle savait, en effet, faire passer dans ses doigts sûrs et agiles, une âme chantante, la sienne, très noble et très pure, pénétrant tout ce que l'art a de plus grand et de plus beau. Bien des années après, en 1831, Mendelssohn la vit à Milan, où commandait son mari, devenu général, et ce vieux ménage, touchant de tendresse réciproque sous leurs cheveux blancs, lui parla, les larmes aux yeux, de l'ami disparu, dont M^{me} Erdmann jouait sans cesse les œuvres avec la plus magistrale tradition. Elle raconta, égrenant ses souvenirs, qu'ayant perdu son unique enfant, elle avait failli mourir de désespoir. Beethoven fut longtemps sans se présenter chez elle; un jour, il arriva à l'improviste : « Nous ne parlerons, aujourd'hui, qu'en musique, » lui dit-il, et, sa mettant au piano, il improvisa pendant une heure; puis, l'ayant vu pleurer, il s'en alla aussi brusquement qu'il était venu. « Mais il m'avait tout dit, ajoutait M^{me} Erdmann, et m'avait aussi consolée ». Beethoven, avec sa sensibilité extrême, volontairement voilée de rudesse et de silence, est tout entier dans ce trait.

Auprès d'elle, il faut nommer Marie Bigot, née

Kiene, la pianiste de Colmar, mariée au bibliothécaire de l'ambassadeur russe Rasumowsky, l'un des grands protecteurs de Beethoven, auquel sont dédiés plusieurs quatuors, exécutés dans le merveilleux palais qu'un incendie détruisit en 1814, lors du congrès de Vienne, où Rasumowsky avait rêvé de donner au compositeur, comme Napoléon à Talma, « un parterre de rois ». Célèbre dès vingt ans par son talent de virtuose, (elle est morte jeune, en 1820), Marie Bigot déchiffrait avec une telle perfection de profondeur et de style les œuvres que Beethoven, fort lié avec elle et son mari, lui apportait manuscrites, qu'il lui disait : « — Ce n'est pas ce que j'avais pensé, mais continuez toujours, c'est meilleur que moi. » L'intimité de ce ménage bourgeois, en lui rappelant ses amitiés de Bonn, lui était bienfaisante; ensemble, on faisait des parties autour de Vienne, et, dans la maison, Beethoven allait et venait sans cérémonie. Un soir, il arriva, transpercé jusqu'aux os, s'étant enfui, par un violent orage, du château du prince Lichnowsky. A la suite d'une boutade, il avait obstinément refusé de jouer dans une grande réunion, d'où mécontentement du prince, et menace peu sérieuse d'user de son droit de justicier sur ses terres pour faire jeter l'artiste en prison. Riant lui-même, après coup, de sa frayeur crédule, Beethoven montra à Mme Bigot un manuscrit tout mouillé et presque illisible, celui de la sonate *Appassionata*, qu'elle joua aussitôt sans hésitation, et dont il lui fit présent.

Et ainsi, de nom en nom, de souvenir en souvenir, nous arrivons au double épisode que j'ai voulu raconter, aux deux cousines dont Beethoven, à sa mort, conservait encore les portraits.

IV

Parmi les maisons où l'artiste était le mieux accueilli figurait celle du comte de Brunswick, membre de cette noblesse hongroise, très fière, très cultivée, dont le luxe seigneurial dépassait souvent la fortune. Le comte, un savant et un lettré, fort occupé d'embellir sa terre de Martonvasar, que son fils transforma en « temple des Muses », l'ornant de statues rapportées d'Italie, était avec ses enfants plein de tendresse et de sollicitude, leur enseignant, même aux filles, le grec et le latin. La mère, plus sévère, d'une dignité qui tenait à distance et exigeait en tout une extrême correction, savait se faire obéir sans que ses enfants ni ses serviteurs l'eussent jamais entendu élever la voix. Au palais Brunswick, tout le monde était musicien, tout le monde enthousiaste de Beethoven : les trois filles furent parmi ses premières élèves; le fils, le comte Franz, alors fort jeune et qui acquit un remarquable talent de violoncelliste, se prit pour lui d'une de ces amitiés passionnées qu'il savait inspirer.

Franz de Brunswick ne parlait que de son grand ami, surtout à sa sœur Thérèse, sa préférée et sa confidente. En 1794, Thérèse avait quinze ans et tremblait devant ce maître à qui son imagination d'enfant vouait un véritable culte. Un jour d'hiver que tombait une neige épaisse, elle l'attendait au piano. Il entra, les cheveux plus hérissés que jamais, les yeux mi-clos, la salua à peine d'un signe de tête, et à cet accueil menaçant qu'elle avait appris à connaître, la fillette devina un orage intérieur. Elle commença sa sonate, se troublant, manquant la mesure... enfin, une fausse note, auquel le maître, brutal, répondit par un coup violent sur les doigts. Puis, sans mot dire, il gagna la porte, oubliant, dans sa fureur, son manteau et son chapeau. A travers le large vestibule, abandonné par les laquais négligents, Thérèse se précipita à sa suite. S'il allait prendre froid... mourir ! Et la comtesse, attirée par le bruit, vit sa fille, bravant les convenances, s'élancer tête nue dans la rue, avec le manteau et le chapeau du professeur de musique. Un domestique la rattrapa à temps et rejoignit Beethoven, un peu calmé par la neige, pendant que Thérèse s'entendait brièvement condamner à un jour d'arrêt dans sa chambre pour réfléchir sur sa conduite. Son père, plus indulgent, excusa cette impulsion d'un cœur affectueux. D'ailleurs, toutes ses réflexions ne lui persuadèrent pas qu'elle eût eu tort, et sur son journal, en français, elle écrivit une fois de plus, fière de souffrir pour son héros qui ne s'en inquiétait guère : « Mon maître, mon cher maître ! »

Aux yeux de Beethoven, la petite comtesse Thérèse (1) était une élève studieuse, bien organisée; il la vit grandir, devenir une jeune fille exquise, sans s'en apercevoir. Pour elle et sa gracieuse sœur Joséphine, il écrivait, en 1800, dans leur album, des « variations à quatre mains ». Deux des filles de la maison de Brunswick brillaient dans le monde, et se marièrent bientôt : l'une, au comte hongrois Tékéli; l'autre, au comte Deym et, après un prompt veuvage, au baron Stackelberg. La troisième travaillait assidûment la musique, lisait et pensait. Sa mère disait d'elle : « Ma Rési est créée pour être chanoinesse », et, en effet, la faisait admettre au chapitre de Brunn. Personne, pas même son frère, ne se doutait que son enthousiasme d'enfant fut devenu la vie même de son cœur de femme. C'était une silencieuse... elle enfermait jalousement son rêve sans oser le préciser, et attendait, s'associant dans l'âme aux succès, aux soucis de Beethoven, que lui racontait Franz, à sa lutte constante avec la pauvreté, dont il ne savait pas se défendre, aux grandes ambitions qu'elle devinait en lui.

A. CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)

(1) En Autriche, les filles de la noblesse portent le titre de leur famille.



LA PART DU RÊVE

SUITE

VIII



VOULEZ-VOUS que nous sortions un peu ? proposa M. Gérard. On pourrait servir le café sous la tonnelle.

— Ce serait charmant.

C'était après déjeuner, à Castel-Rose. Un déjeuner somptueux, comme tous ceux auxquels Castel-Rose conviait le Val-Fleuri. Ça n'avait pas trop mal marché. Le petit groom, le maître Jacques du lieu, servait à table ; il ne renversait rien, et, sauf un peu de lenteur dans le service, Arthémise était satisfaite. Annette elle-même

méritait des compliments pour son gigot cuit à miracle, ses fonds d'artichauts, une perfection, et ses truites, des merveilles ! Le seul incident fâcheux avait eu lieu à cause de la glace, si bien battue toute la matinée par M. Gérard, que les efforts et le talent réunis d'Annette et du groom étaient restés impuissants à la démouler.

À table, Arthémise s'énervait. M. Gérard s'efforçait de distraire ses hôtes par une suite d'anecdotes extraordinaires. Enfin, n'y tenant plus, on avait sonné, resonné, carillonné ; le groom, effaré, était apparu les mains vides.

— Eh ! bien, voyons, Justin, cette glace...

— Madame, on ne peut pas la « tirer »...

— Ah ! mon Dieu ! vas-y, Anatole.

— Apportez le moule plutôt.

— Mais non.

— Mais si !

Le moule apporté, chacun donnant son avis, les serviettes mouillées et brûlantes se succédant, on était arrivé enfin à extraire de son moule la glace récalcitrante. Mais, soudain lasse d'une lutte si

longue, elle s'était laissée aller sur le plat, effondrée et à demi-fondante.

À part cela, les Gérard étaient contents de leur petite fête.

— Arthémise, déclara tout bonnement Anatole, ton déjeuner n'était pas mauvais ! n'est-ce pas madame Gènevron ?

M^{me} Gènevron, rappelée ainsi à ses devoirs, se lança dans un éloge détaillé du menu, et l'on en était encore aux fameux artichauts en arrivant sous la tonnelle. Le café et les liqueurs fournirent un nouveau chant au poème. M^{me} Gènevron demanda des recettes : c'était sa grande ressource avec sa voisine. Une fois sur ce chapitre, Arthémise parlait toute seule pendant une petite heure, repos d'esprit pour l'interlocutrice. Quelques « ah ! — oui — parfaitement ! » lancés de temps à autre suffisaient à la tenir en haleine.

M. Gènevron, chaque fois qu'il déjeunait à Castel-Rose, faisait avec le maître de maison une partie d'échecs. Cette fois encore, Anatole alla chercher le jeu favori de son voisin, et ces messieurs commencèrent bientôt à pousser leurs petits pions d'ivoire ou d'os rouges et blancs.

— Ils en ont pour deux heures, soupira Huguette.

Machinalement, elle lançait l'anneau sur le cœur en bois. L'anneau frôlait les crochets avec un bruit sec et retombait, ou bien la ficelle s'enroulait après la potence.

Pierre Laurent, debout près d'elle, la regardait jouer.

— Vous n'avez pas le mouvement voulu, mademoiselle, voulez-vous permettre ?... Tenez, comme cela...

— Cinq cents ! c'est admirable... Est-ce que vous aimez ce jeu-là ?

— Oh ! non.

— Tant mieux !

— Pourquoi ?

— Je veux dire tant mieux pour vous. Je crois qu'il faut atteindre un certain degré de... comment dire ?... de candeur d'âme pour s'intéresser à ça.

— Lancer une bague sur un cœur en tâchant d'accrocher un gros chiffre... c'est un jeu allégorique.

Huguette se mit à rire.

— Je n'y avais pas fait attention. Je vais écrire à Denise d'installer ce jeu dans son salon.

— Qui ça, Denise?

— Une amie à moi. Une jeune fille charmante, jolie, intelligente, élégante, artiste, adroite, simple, bonne, charitable...

— C'est une perfection. Pourquoi voulez-vous la gratifier de ce passe-temps champêtre?

— Parce que, comme vous le dites, il est allégorique... et que...

— Et que? Mademoiselle Huguette, vous avez la fâcheuse habitude d'arrêter vos phrases en suspens, ce qui met au supplice les gens curieux...

— Et que Denise pourrait offrir cette allégorie à méditer à tous les petits messieurs qui viennent chez elle...

— M^{lle} Denise a une très grosse dot?

— Non, elle n'en a pas du tout.

— Aïe!

— Eh! bien oui, voilà. Tout le monde dit: aïe! comme vous et puis... on s'en va... c'est honteux! l'espèce humaine ne vaut pas cher.

— Oh! mademoiselle, permettez-moi d'implorer un peu d'indulgence pour cette pauvre espèce humaine. Pourquoi la jugez-vous sur un si petit échantillon?

— Vous croyez qu'il y a des hommes désintéressés?

— Mais... faites-moi l'honneur de croire que j'en connais... au moins un.

— Enfin, mon amie a servi de demoiselle d'honneur à une dizaine de ses amies dont aucune ne la valait, et elle reste là!

— Croyez-vous qu'il faille beaucoup l'en plaindre?

— Non! fit Huguette vivement, certainement non! Je ne la plaindrai que si elle se laisse charmer par un homme indigne d'elle... elle en souffrirait trop.

— Croyez-vous? Les jeunes filles de nos jours sont bien positives, elles aussi: s'éprennent-elles vraiment encore des princes charmants?

— Y a-t-il encore des princes charmants?

— Certainement, et des princesses douées de toutes les vertus, comme votre amie Denise.

— A quoi les reconnaît-on?

— Les princesses?

— Non, les princes charmants...

— Oh! ça... j'ignore. Il me semble pourtant que, si j'étais jeune fille, j'accueillerais comme tel un bon garçon dont je sentirais le cœur sincère. Mais, voilà! on peut se tromper...

— Oui, dit Huguette pensivement, on peut se tromper, et c'est cela qui est terrible...

— Il nous reste, reprit Pierre gaiement, les « épreuves » classiques ajustées au goût du jour. Quand on a le temps, c'est une distraction charmante.

— Voulez-vous que je vous dise? Le vrai bonheur, c'est de n'aimer personne.

— Oh! mademoiselle, voilà de l'égoïsme, et vous n'en pensez pas un mot. D'ailleurs, ne savez-

vous pas qu'il « n'est point de bonheur au monde qui vaille le malheur d'aimer? »

Huguette, sans répondre, lança l'anneau.

— Voyez, j'ai accroché le dix mille. J'ai gagné! Si nous passions maintenant à un autre genre d'exercice... voulez-vous?

— Comme il vous plaira. Nous pouvons vous offrir le jeu si distingué du *crapaud*, immortalisé par Labiche... à moins que vous ne préfériez l'escarpolette chère à nos aïeules.

— O l'horreur! j'aime encore mieux le *crapaud*... c'est au moins un prétexte à ne pas rentrer dans cette tonnelle où l'on étouffe.

Mais M^{me} Genevron, ayant épuisé le filon des recettes, appela sa nièce à son secours.

Huguette, docilement, revint sous la tonnelle tandis que Pierre Laurent allait conseiller M. Gérard et le faisait perdre.

La conversation reprit à trois sous la tonnelle. Foliment, M^{me} Genevron la prolongea quelque temps encore; Huguette parlait, sans prêter grande attention à ses paroles. Une idée venait de surgir en elle, qu'elle creusait, pesait, soupesait et, de plus en plus, trouvait excellente. C'était mettre fin à ses indécisions, placer entre elle et un rêve que, décidément, elle jugeait fou, une barrière infranchissable. C'était aussi s'attacher à tout jamais la sympathie de quelqu'un dont il lui eût été pénible de se voir complètement oubliée quelque jour, jour prochain peut-être, où Pierre quitterait Castel-Rose; c'était surtout faire le bonheur de Denise.

Un peu de regret lui alourdissait le cœur, elle éprouvait une mélancolie résignée. Elle le voyait bien: le bonheur ne voulait pas lui sourire... Quelques jours plus tôt, elle eût été prête à le saluer dans la personne de cet inconnu au nom obscur, simplement parce qu'il se présentait à l'heure favorable, alors que, dématée, elle cherchait des yeux le port, tout en prétendant n'en avoir que faire...

Maintenant, elle se reprenait. *Lui* l'y aidait d'ailleurs par son indifférence. Qu'elle lui plût, elle en était sûre, sûre aussi de sa sympathie; mais qu'il y avait loin de là à l'aimer comme elle aurait souhaité d'être aimée! Peut-être, à la longue, en le voulant bien, eût-elle été plus avant dans ce cœur, mais il ne plaisait pas à sa fierté de lutter, à sa patience d'attendre la victoire. Denise viendrait à point pour achever de la rendre raisonnable et elle se promit d'agir vivement.

A peine revenue à Val-Fleuri, Huguette s'enferma dans sa chambre et, lentement, pesant ses mots, elle écrivit à Denise. Elle ne parlait pas encore de M. Laurent. Elle demandait à son amie quelles étaient ses ambitions de fortune, de position, de nom. Sur ce dernier chapitre, elle appuya sa question d'un peu de morale sur la vanité des titres. Mais, tout en écrivant, elle songeait: si ce Pierre Laurent s'appelait autrement, — de Sorges

par exemple, comme le dernier phénix déniché par tante Adèle — peut-être ne serais-je pas si facilement raisonnable... C'est positivement gentil de porter un joli nom... mais Denise est trop positive pour s'attacher à ces choses-là. Je crois qu'elle n'y tient guère; d'ailleurs, M. Laurent est assez bien pour faire passer là-dessus.

Et la lettre se poursuivait, puis se termina par une invitation un peu vague de venir passer quelques jours à Val-Fleuri, invitation sur laquelle Huguette se réservait d'appuyer, s'il y avait lieu. Il fallait d'abord pressentir M. Laurent, c'était le point délicat de l'affaire. Or, Huguette ne reculait jamais devant une difficulté. Elle brisait l'obstacle ou s'y brisait, mais tentait l'aventure. Que M^{me} Gènevron ne fût point d'avis de recevoir Denise, l'idée n'en vint même pas à sa nièce, accoutumée à voir tout Val-Fleuri, y compris le farouche Arnaud, se prêter à ses fantaisies.

Le chemin de fer passait non loin de Val-Fleuri; à la halte toute proche, on prenait le courrier. Huguette y porta elle-même sa lettre en se dépêchant : elle était si pressée de mener vite les choses ! Elle calculait que la réponse de Denise ne mettrait pas plus de trois jours à lui parvenir, puisqu'elle lui recommandait de se hâter. Il fallait, pendant ces trois jours, rejoindre M. Laurent et tâcher de connaître ses vues. La réponse de Denise reçue, si rien dans les ambitions de M. Laurent ne dépassait la ligne souhaitée, Huguette écrirait à son amie : « Arrive ! » Au besoin, elle enverrait un télégramme afin de ne point perdre de temps. Une fois les jeunes gens en présence, Huguette n'aurait qu'à laisser faire la Providence, après lui avoir préparé les voies, ce dont à l'avance elle se sentait fière.

En revenant de la gare, Huguette trouva sa tante au milieu d'un massif, fort occupée à couper, à l'aide d'un sécateur, les roses fanées.

— Ma chère, cria-t-elle à sa nièce en l'apercevant, tu devrais venir m'aider. Les fleurs flétries épuisent ces rosiers qui sont des splendeurs !

— Ma tante, donnez-moi congé : je n'ai ni sécateur, ni envie de couper des roses.

— Tu n'es pas gentille...

— Je vais vous regarder faire, si vous voulez ; voilà tout ce dont je me sens capable.

— C'est toujours ça ! Les jeunes filles deviennent bien paresseuses, bien peu complaisantes... de mon temps...

— Oh ! tante Adèle, ne me grondez pas ! Avouez que j'ai eu aujourd'hui assez de choses ennuyeuses à faire ! Un déjeuner au Castel-Rose, pour un jour c'est suffisant, je vous assure.

M^{me} Gènevron s'arrêta, son sécateur en l'air et regarda sa nièce d'un air soucieux.

— Est-ce que, dit-elle, tu t'es vraiment ennuyée au Castel-Rose ?

— Vous avez trouvé ça très amusant, vous, tante Adèle ?

— Ce n'est pas la même chose.

— Ah ! Et comment cela ?

— Mais... je ne sais pas... tu es jeune, toi... tu as pu jouer aux jeux qui sont là... à ton âge...

Tante Adèle bredouillait un peu et vite, maintenant, tranchait ses roses.

— Tante Adèle, vous avez coupé un bouton ! prenez donc garde ! Ainsi vous croyez que, pour moi, lancer un anneau sur des crochets de fer constitue un plaisir délirant ?

— Tu causais avec M. Laurent qui n'est pas ennuyeux.

— Non, il n'est pas ennuyeux. C'est dommage seulement qu'il soit comme les autres...

— Quels autres ? fit M^{me} Gènevron, subitement intéressée.

— Mais... comme ses pareils.

Et Huguette, pensant à Denise, ajouta, mécontente :

— Je suis sûre qu'il est égoïste, qu'il ne cherchera jamais qu'à augmenter son bien-être.

M^{me} Gènevron devint très rouge. Elle leva les sourcils, remua les lèvres sans parler. Elle paraissait en proie à une émotion très vive. Mais Huguette ne remarquait rien ; elle jouait distraitemment avec une rose et, poursuivant sa pensée, elle déclara :

— Pas plus que l'attaché d'ambassade de la Suédoise, il n'aurait le courage d'épouser une fille sans dot.

— Quel attaché d'ambassade ? quelle Suédoise ? De qui parle-tu ? Et pourquoi juge-tu ce jeune homme sans le connaître ?

— Le connaissez-vous mieux, ma tante ?

— Moi ! s'écria tante Adèle très animée, si je le connais !

Elle se calma brusquement et reprit :

— Je le connais... sans le connaître. Je sais seulement... d'après sa conversation... il m'a dit l'autre jour...

— Quoi, tante Adèle ?

— Qu'il trouve odieux la façon dont aujourd'hui on traite un mariage... comme un marché ! Certainement, ce n'est pas une raison parce qu'une jeune fille a de la fortune, pour qu'il soit impossible de l'aimer ; mais l'épouser sans affection, parce qu'elle est riche, lui paraît un crime... et...

— Et vous croyez qu'il épouserait une jeune fille pauvre, si elle lui plaisait ?

— Certainement, déclara M^{me} Gènevron avec chaleur.

— Oh ! tante Adèle, que je suis contente !

Tante Adèle laissa tomber son sécateur et tendit les bras à sa nièce. Huguette, sans voir le geste, ramassa le sécateur et reprit :

— Je suis si contente ! C'est alors tout à fait le mari qu'il faut à Denise !

Cette fois, ce fut M^{me} Gènevron elle-même qui

faillit se laisser glisser sur un épineux lit de roses.

— Denise !

— J'ai eu cette idée-là ce matin. Je lui ai écrit tout de suite pour l'inviter à venir.

— Denise ! répéta Mme Gènevron qui paraissait brusquement accablée sous le poids de la vie. Denise !

— Et quand elle sera ici, poursuivait Huguette, nous les réunirons... Ce mariage est chose faite, tante Adèle !

Mme Gènevron se ranima et cria, tout à coup fort en colère :

— Chose faite !... Denise !... Tû es folle !

— Parce que ?

— Parce que... parce que... tu es une fille ingrate, une imprudente, une étourdie !... Tu me feras mourir de chagrin !

— Oh ! tante Adèle, depuis si longtemps, vous m'annoncez cette catastrophe !... Dites-moi en quoi cela vous fâche, enfin.

— En quoi... en quoi... en quoi ?

Mme Gènevron élevait la voix crescendo, si bien que M. Gènevron accourut épouvanté.

— Te voilà, Jean, te voilà ! Eh ! bien, cria-t-elle à sa nièce, dis à ton oncle ton joli projet, dis-le-lui... va !

Et tante Adèle s'enfuit, hors d'elle-même.

Silencieux, M. Gènevron et Huguette la regardèrent s'éloigner. Lui, éprouvait toujours, au choc des colères de sa femme ou de sa nièce, un malaise douloureux ; Huguette, au contraire, restait calme en face de la violence d'autrui.

Enfin, l'oncle Jean demanda :

— Quel est donc le projet qui révolte à ce point ta tante ?

— Un projet bien simple et très sage. Je veux marier Denise à M. Laurent.

— Denise ?... Tu es folle !

— Vous aussi, oncle Jean, vous voilà indigné ! Mais enfin, qu'est-ce que cela peut vous faire ? Vous aviez donc décidé de me faire épouser ce monsieur ?

— Oh ! moi, tu sais, je n'ai rien décidé, rien décidé du tout. Tu peux marier ton amie à M. Laurent, si ça te dit... et s'il la veut. Mais je dois avouer que... que je comprends ta tante.

— Ah ! vous la comprenez ? Et moi aussi, allez, je comprends que vous avez tous deux le désir de m'entendre appeler Mme Laurent... Mme Laurent !... Et, jusqu'à présent, ma tante ne trouvait pas de noms assez ronflants pour me les offrir.

— Si c'est le nom qui te gêne...

— Il n'est pas question de moi, mais de Denise. D'ailleurs, je vous ferai remarquer que votre Pierre Laurent...

— Oh ! mon Pierre Laurent... protesta M. Gènevron.

— ... Ne paraît pas le moins du monde vouloir prétendre à ma main.

— Il n'y a pas quinze jours que tu le connais.

— D'autres n'ont même pas attendu de me connaître...

— Voilà qui prouve que lui, du moins, ne cherche pas uniquement la fortune. Cela doit te plaire.

— Beaucoup ! Et c'est pour le récompenser de ses beaux sentiments que je lui destine mon amie Denise, qui est une perle.

— Certainement, certainement, c'est une perle... Mais tu ne fais point partie de la Société d'encouragement au bien et tu n'es pas chargée de récompenser la vertu de notre voisin. Laisse-le donc tranquille, ne t'occupe pas de marier les gens... Est-ce que ça te regarde ?

— Mon oncle, répondit docement Huguette, ne pas faire le bien quand on le peut, équivaut à faire le mal...

— Ça, tu sais... oui. Je ne dis pas le contraire, mais enfin... dans la question qui nous occupe, on pourrait discuter...

— Ne discutez rien, oncle Jean. J'ai écrit à Denise. Je *veux* ce mariage, et il se fera.

— Il se fera... il se fera, murmura M. Gènevron ; nous y veillerons.

IX

— Oncle Jean, je sors.

— Où vas-tu ?

— Me promener... n'importe où. J'ai besoin de remuer. Il y a de l'orage dans l'air, ça me détendra de marcher. Et puis, vrai, oncle Jean, depuis hier, tante Adèle n'est guère aimable, et la pensée de passer l'après-midi avec elle ne me tente pas.

— Huguette !

— Oncle Jean, écoutez ! elle ne me parle pas ! Et je fais des frais pourtant. Vous avez remarqué comme j'étais gentille à déjeuner ? Tante Adèle ne me répond pas, ne me regarde plus, elle boude...

— Huguette, répéta l'oncle Jean avec reproche, veux-tu parler autrement ? Ta tante ne « boude » pas, elle est mécontente et le prouve par son silence.

— Si ça dure longtemps comme ça, Val-Fleuri va devenir bien gai.

— Pourquoi l'as-tu fâchée ?

— Mais enfin, oncle Jean, je ne pouvais pas prévoir hier, en lui parlant de marier Denise à M. Laurent, que ça la mettrait si fort en colère.

— Puisque cette idée lui déplait, tu dois y renoncer.

— Ça, jamais !

— Tu ne vas pas, j'imagine, inviter ton amie sans le consentement de ta tante ?

— Elle finira par le donner, par inviter Denise elle-même, quand elle aura compris que j'ai raison et qu'en tous cas, moi, je ne veux à *aucun* prix de M. Laurent.

— Je comprends, moi, que ta tante a sans doute

de bonnes raisons pour juger impossible le mariage que tu dis.

— Qu'elle me les donne !

— Et s'il ne lui plaît pas de te les donner ?

— Alors je garde mon opinion et... Denise épousera M. Laurent.

— Sais-tu que tu es exaspérante ?

Huguette se mordit les lèvres et resta muette, les sourcils froncés.

— Ne peux-tu, reprit son oncle, te soumettre un peu... pour une fois, à la volonté de ta tante ? Elle te chérit. Si elle te résiste, c'est que vraiment elle doit te résister.

— Oncle Jean, au revoir ! Laissez-moi aller me promener... Je vous assure que je me sens trop... contrariée pour reparler de tout ceci avec ma tante, surtout quand je suis dé-ci-dée à ne pas céder. Je veux ce que je veux et je sais pourquoi je le veux.

— Va donc, dit M. Genève, mécontent, et que la promenade te soit bonne conseillère...

Huguette s'éloigna rapidement.

Il faisait lourd. De gros nuages gris couraient sur le ciel, projetant des ombres bizarres. L'air était plein du bourdonnement des gros taons et du sifflement agaçant des mouches et des moustiques. Huguette prit un chemin creux, suivant le pied du coteau. Bientôt elle l'abandonna et s'engagea dans un sentier étroit, grimpant en zigs-zags capricieux, sous les taillis d'abord, puis à travers des tuyas dorés, des fougères rousses. L'argile desséchée s'effritait sous ses pas, des pierrettes roses et grises roulaient avec un bruit gai.

Huguette connaissait bien ce chemin, la fantaisie lui venait parfois de le gravir, d'aller s'asseoir au sommet du coteau, parmi les bruyères, et de regarder la plaine à ses pieds ; la plaine merveilleuse, avec ses satins verts, ses velours bruns, ses lointains roses et le galon d'argent noué en nœuds capricieux que formait le gave luisant de soleil, coupé d'îles pierreuses.

Au pied d'un chêne rabougri, isolé sur la crête du coteau, Huguette s'assit, un peu lasse. Elle se sentait mécontente d'elle-même et des autres, et le paysage aimé fut lent à la reprendre.

Peu à peu, cependant, elle se laissa distraire et ses traits se détendirent. Un vent léger s'élevait, amoncelant les nuages épais, balayant des coins de ciel pour en charger d'autres. Et sur la plaine, sur les coteaux lointains, sur le gave, se formaient et se déformaient de gigantesques ombres. Puis, tout le ciel devint gris et le vent augmenta. Huguette se leva, subitement inquiète. L'orage approchait. Aurait-elle le temps de revenir à Val-Fleuri avant l'averse menaçante ?

Un éclair livide coupa l'horizon, bientôt suivi d'un éclat déchirant que les échos répercutèrent et qui se prolongea en un grondement sourd, lent à mourir. De larges gouttes de pluie tombèrent espacées.

Huguette, abandonnant le chemin, se mit à

courir rapidement à travers les tuyas. A mi-côte, une masure était accrochée à la pente. Huguette la connaissait bien. De pauvres gens demeuraient là. Une vieille femme, sa fille veuve et un enfant.

Huguette savait qu'elle serait pour eux la bienvenue et qu'elle pourrait attendre à l'abri la fin de l'orage. Près de la porte ouverte, elle s'arrêta surprise.

Au pied du grand lit drapé d'indienne à carreaux rouges et blancs, la vieille Annette et sa fille étaient debout, les yeux fixés sur l'enfant couché.

Penché vers lui, Pierre Laurent lui parlait doucement. Sur la table, des bandes de toile déroulées, une trousse ouverte. Une forte odeur d'acide phénique saisit Huguette, des linges tachés de sang traînaient sur le sol.

Les femmes aperçurent la jeune fille et la saluèrent.

— Bonjour, demoiselle, entrez donc...

— Vous venez un jour de malheur, gémit la vieille.

Pierre Laurent se retourna brusquement :

— Mademoiselle Huguette !

— Bonjour, monsieur. Bonjour, Annette, qu'y-a-t-il ? Jeantot est malade ?

— Blessé, mademoiselle, blessé ! gémit encore la vieille.

— Ce ne sera rien, rien du tout, dit M. Laurent. Une simple coupure.

— Ah ! pauvres de nous ! si vous n'aviez pas pu venir ! qu'aurions-nous fait ?

— Vous auriez été chercher le médecin.

— C'est si loin, la ville !

Huguette s'avança vers le lit, curieuse et émue, avec ce malaise que donne la pensée d'une blessure.

— Pauvre Jeantot ! Qu'as-tu fait ?

Ce fut la mère qui répondit :

— Il a pris la hache, mademoiselle, pour « faire du bois » comme un homme... Nous ne le voyions pas, il était derrière la maison à taper sur un arbre tombé. Nous entendions bien des coups, mais nous pensions qu'il s'amusait. Tout à coup, voilà que nous l'entendons crier... un cri ! Ah ! Jésus ! j'en ai eu les sangs tournés ! Nous courons, Jeantot était tombé à côté de l'arbre. Il avait la jambe ouverte et ça saignait... ça saignait... Et moi j'étais là comme une bête à ne savoir que faire et à crier plus fort que le petit. C'est la mère qui, tout de suite, a pensé à M. Laurent... On le connaît déjà depuis si peu de temps qu'il est à Castel-Rose... Il a déjà soigné du monde... il a tout ce qu'il faut et il est si bon et si charitable !

— Allons, ma bonne femme, ne commencez pas mes litanies.

— On pourrait les chanter, allez, vous le méritez.

— Et vous croyez que ça m'amuserait de les écouter ?

Il riait, mais semblait gêné. Il se mit à rouler ses bandes et parla pour interrompre Annette.

— Tout ira bien. Les chairs sont rapprochées et se souderont d'elles-mêmes. L'os n'est pas atteint; nous allons tâcher d'éviter l'inflammation... c'est l'important. Mademoiselle Huguette, je vous recommande Jeantot, c'est un petit homme très courageux qui s'est laissé soigner sans se débattre. On lui apportera des images et des gâteaux... n'est-ce pas?

— Certainement. Mais je ne vous savais pas si bon chirurgien, monsieur!

— Tout le monde peut en faire autant, avec un peu de soin. Laver une blessure et la panser, c'est l'A B C...

— Et l'on va vous chercher chaque fois qu'il arrive quelque chose?

— Bah! C'est arrivé deux fois depuis que je suis ici. Cette femme exagère. Parce que j'ai soigné un gamin mordu par une vipère, on s'est imaginé que j'étais médecin... Voici la jambe de Jeantot bien entourée de bandes... Je vais le laisser dormir et regagner Castel-Rose.

Un coup de tonnerre ébranla la maison. L'enfant jeta un cri, les femmes se signèrent.

— Avec cet orage, dit Huguette, vous ne pouvez pas! Moi, j'ai renoncé à rentrer avant la fin. Voyez, l'averse commence...

— C'est vrai. Nous voilà prisonniers...

Annette avança des chaises. Côte à côte, près du lit de Jeantot, Huguette et Pierre s'assirent.

Huguette se sentait confuse. Elle songeait: « Qu'il a fallu peu de temps à cet étranger pour être connu et aimé! On va vers lui maintenant pour chercher du secours comme on vient vers ma tante pour demander des vêtements ou de l'argent, vers mon oncle pour un conseil... A moi, personne jamais ne demande rien... Que saurais-je faire, d'ailleurs? »

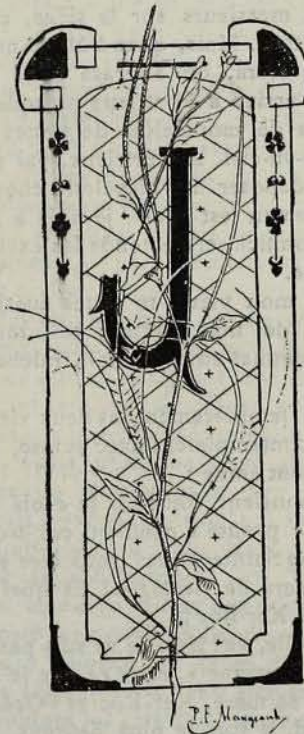
Pour la première fois, ce fut vers la personne morale de Pierre Laurent qu'elle se sentit attirée. Il était charitable, il était bon, faisait le bien simplement. Elle le pressentait supérieur, elle l'admirait et s'en voulut de l'admirer. Il parlait à l'enfant avec des mots très simples qui faisaient rire le petit et sourire la mère.

MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)



LE FIL DE LA VIERGE



ESUS rit au soleil d'avril;

La Vierge file sa quenouille,
De ci de là tirant le fil.

Le sommeil vient, le fil se brouille
Aux doigts qu'a lassés le fuseau.
La Vierge a filé sa quenouille.

Mais voici qu'un petit oiseau
Entre par la fenêtre ouverte;
Vite, il prend du fil au fuseau.

A travers la campagne verte
Il s'envole tout triomphant,
Sortant par la fenêtre ouverte.

Quand, aux cris du petit enfant,
S'éveilla la blonde fileuse,
L'oiseau partait tout triomphant.

Vers sa couvée encore frileuse,
Il fuit, laissant flotter dans l'air
Le fil soyeux de la fileuse.

Il vole jusqu'au ruisseau clair
Où son nid chante sur la berge,
Et depuis lors, on voit dans l'air

Frissonner le fil de la Vierge.

M. DE HÉRÉDIA



REVANCHE!

SUITE



1. lui prit la main, et la portant à ses lèvres :

— Non, murmura-t-il à voix basse.

Puis, tout haut, d'un air enjoué :

— Mère, c'est mon cœur qui dit « non », mais ma raison dit « oui » bien fort ; car, voyons, est-ce sage de se tourmenter pour une heure de...

— Deux heures, Renaud. Et, puisque tu es sain et sauf, je suis jalouse de M. Menroëck, qui t'a gardé si longtemps.

Il se mit à rire, et, passant le bras de sa mère sous le sien, prit, à petits pas, le chemin de la maison.

— Nous oublions qu'il fait froid, dit-il, et vous n'êtes pas couverte. Bon ! voilà un manteau suspendu à ce buisson de houx.

L'ayant placé sur les épaules de M^{me} Kerviler, il reprit :

— Maintenant que, grâce à moi, vous voici encapuchonnée comme une Russe, je puis vous expliquer la cause de mon retard, une cause idiote !... C'est vous dire de ne pas accuser M. Menroëck. Il m'a retenu juste le temps de déjeuner, comme c'était convenu ; la dernière gorgée de café avalée, il m'a expédié par ces mots : « Mon gars, votre mère vous attend ; décampez, et ne m'oubliez pas auprès d'elle. » Donc, j'ai « décampé », très vite même... ma bicyclette filait comme le vent... Je humais l'air du pays avec une ivresse de Breton, guettant, tout en haut de la côte, après Sainte-Croix, une échappée sur la mer, me permettant de dire un premier bonjour à cette vieille amie... Voilà l'échappée ! Je tourne la tête, et, juste, comme j'envoie un sourire ému aux petites vagues moutonneuses, ma machine bute contre une énorme pierre. Désastre complet !... Plus moyen d'enfourcher ma monture ; il aurait plutôt fallu la porter sous mon bras, comme je le faisais autrefois avec amour pour tous mes dadas de carton... Et je reste planté sur le talus de la

route, guettant une carriole quelconque. Une demi-heure se passe, rien ! Une heure, rien qu'une charrette de boucher se dirigeant en sens inverse... Une heure et demie, rien !... Ah ! elle est animée la route ! une rivale de la rue de Rivoli ! Enfin, j'allais abandonner ma bicyclette dans une maison quelconque, et venir à pieds, quand, au milieu d'un roulement de voiture, une voix de femme prononça tout à coup mon nom.

« — Père, arrêtez, disait-elle, je vous assure que c'est M. Kerviler, et il paraît en détresse sur le bord du talus. »

« Je tournai la tête en riant, et Anne de Champ-tocé battit joyeusement des mains :

« — Vous voyez, père, j'en étais certaine... N'est-ce pas que votre cheval est malade ? Montez vite, vous et votre bête. »

« Il y avait dans le breack une escouade de dames, deux messieurs sur le siège, auprès de M. de Champtocé. Mais, quand M^{lle} Anne veut... Donc, on se serra, on s'écrasa pour me faire place. Je suis arrivé à Portrieux presque enseveli sous des flots de mousseline de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. A Portrieux, j'ai pris juste le temps de déposer ma bicyclette chez Legaël. La fin du roman est que je suis à Ker-Roc. Ah ! voilà Yvonnick, et j'entends les exclamations de Marie-Rose.

— Bonjour, mon vieux, tu restes aussi robuste qu'un chêne de nos forêts ; toi, ma vieille bien des Parisiennes envieraient la fraîcheur de tes joues.

Il embrassa familièrement les deux vieux serveurs qui le contemplaient avec extase, et Marie-Rose s'écria tout émue :

— Vous, monsieur Renaud, je crois que vous avez encore « profité » pendant ces trois mois. Jésus ! madame Sainte-Anne ! vous êtes sûrement le plus beau gars de Bretagne ! Et quel bonheur de vous voir à Ker-Roc !

— Grande folle, va ! Non, je ne suis pas le « plus beau gars de Bretagne », mais ce que je sais bien (et il regarda sa mère, Ker-Roc et l'Océan), c'est qu'aujourd'hui, je suis le plus heureux des Bretons.

M^{me} Kerviler sourit et l'entraîna au salon. Là,

elle le contraignit à se chauffer, à boire du thé brûlant, affirmant qu'il avait dû prendre froid sur la route d'abord, dans le breack des de Champ-tocé ensuite, et qu'un rhume, la grippe, une bronchite, une fluxion de poitrine pouvaient être la conséquence de...

— Oui, je suis un homme perdu, un homme mort, interrompit Renaud. Mère, vous me traitez en gringalet, en fille !... Je me rôtis devant ce feu, j'avale cette infusion pour vous faire plaisir ; uniquement pour vous faire plaisir, car si « je ne suis pas le plus beau gars de Bretagne », selon l'expression de Marie-Rose, je suis, certes, un des plus robustes...

M^{me} Kerviler le regarda avec orgueil.

— Beau, robuste, distingué, bon, intelligent, tout est réuni en toi...

Elle avait raison : les dons de la nature, les dons de l'esprit et du cœur, avaient été largement départis à Renaud par la Providence, et ce qui faisait le plus grand charme du jeune homme, c'est qu'il s'ignorait lui-même. Il était, certes, séduisant avec sa taille élancée, sa tournure élégante, son visage aux lignes régulières, dont l'expression virile devenait si vite tendre, enthousiaste, gaie ou compatissante ; mais, à ces avantages physiques, Renaud joignait ceux, plus précieux encore, d'un caractère fortement trempé, d'une foi solide, d'une éloquence et d'un talent d'écrivain mis généreusement au service de toute noble cause, d'une loyauté et d'une délicatesse de sentiments sans égales.

A Paris, il était « quelqu'un » dans le barreau et le monde littéraire, un bienfaiteur pour les pauvres, un conseiller en même temps qu'un joyeux compagnon pour ses amis. A Saint-Quay, où M^{me} Kerviler n'était pas aimée, il réunissait toutes les sympathies. A Ker-Roc, ainsi qu'on vient d'en juger, il était une idole. Or, au lieu d'être grisé par sa renommée, par les sympathies, par les louanges, Renaud restait si simple, si bon, que les jaloux eux-mêmes lui pardonnaient ses succès.

Le jeune homme aimait Paris, foyer de l'intelligence et des œuvres, mais il lui préférait encore le pays natal. Il eût planté sa tente à Ker-Roc dès la fin de ses études, trouvant que défricher des landes, initier les intelligences un peu endormies des Bretons aux progrès de l'agriculture était aussi honorable, aussi utile que toute autre position sociale, sans la résistance de M^{me} Kerviler. Et Renaud avait suivi l'impulsion qui lui était donnée par l'ambition maternelle. Mais, souvent, dans la solitude de son cabinet, sur l'asphalte des boulevards, même au milieu des salons parisiens, il lui prenait une envie folle de voir l'Océan, d'aspirer une bouffée de brise marine, et, sur une barque légère, de se faire bercer par la vague, en écoutant les cris des mouettes ou le bruit du vent gonflant les voiles.

Aux premiers rayons du soleil printanier, une

de ces crises de nostalgie venait soudain de le saisir... En toute hâte, il avait réglé ses affaires les plus pressantes, bouclé sa valise, et il était parti, joyeux comme un écolier en vacances.

Maintenant, assis devant le feu, il jetait un regard de satisfaction sur sa mère, sur les meubles de famille qui l'entouraient, sur le jardin fleuri, et sur l'Océan, qui lui apparaissait à travers les grands arbres du parc.

— Ah ! qu'on est bien ici ! s'écria-t-il... Paris a mille séductions, mon appartement est délicieux, une « garçonnière » de féerie ! mais Ker-Roc, c'est l'idéal...

— Je te répète, mon enfant, ce que je t'ai dit maintes fois : tu es trop seul à Paris... seul, tu m'entends, *chez toi*. Tu verras, ajouta M^{me} Kerviler, en étouffant un soupir, que, le jour où tu auras à tes côtés une femme jolie, élégante, spirituelle, Ker-Roc perdra de son charme à tes yeux.

— Jamais !

— Je ne le désire pas, tu le penses bien, mais... mais... je voudrais tant te voir marié, Renaud ! Avec ton talent, ta fortune, tu n'as que l'embarras du choix.

— L'embarras du choix ? Pas du tout...

— Comment ! Jeanne de Coutzel ?

— Une pédante !

— Yvonne Le Hélec ?

— Une poupée !

— Alaine d'Erquigny ?

— Une libre-penseuse !

— Suzanne le Hourleur ?

— Elle a des dents d'éléphant.

— Édith Elwood ?

— Une caricature anglaise !

— Eh bien, alors, Anne de Champtocé, que j'ai réservée pour la fin... Elle a tout pour elle, celle-là !

— Je la trouve trop mondaine !

— Renaud, tu es insupportable, tu me taquines..

— Non, mère, je vous parle en toute franchise, dit gravement le jeune homme, et je vous affirme que je n'épouserai aucune de ces riches héritières.

— Que veux-tu donc alors ! Une perfection ? Une pauvre ? s'écria M^{me} Kerviler, dépitée.

— Une pauvre ?... Peut-être, si elle me plaît. Une perfection ? Non, n'étant pas parfait moi-même. Tenez, notre petite cousine Lissel de Pénaulan réaliserait mon idéal sur bien des points, si elle n'était aussi enfant ; sa grand'mère l'a trop gâtée.

— Allons, oui, tu as beau nier, il te faut une perle.

— Une perle, soit !

— Tu es fou !

— Vous croyez ? Eh bien ! c'est la faute de ce feu d'enfer. Je vous propose un tour de grève.

Ils partirent à petits pas, et, après avoir longé la falaise une ou deux minutes et descendu l'escalier rustique creusé dans la roche, ils se trouvèrent

bientôt sur le sable, près de la « plage des prêtres », la plus belle de toutes, et, étrange anomalie, la plus solitaire.

— Personne ! s'écria Renaud, nous sommes chez nous.

Ils se mirent à longer les flots : elle, un peu silencieuse, se redressant encore au bras de son fils ; lui, radieux, humant l'air salé, les yeux au large, reconnaissant les bateaux qui rentraient au port avec la marée.

— Tiens ! Hourdel a badigeonné sa barque !... Une voile neuve au *Saint-Yves* !... Jean-Marie jette encore son filet... Oh ! oh ! la *Marie-Louise* est rudement secouée !... Demain, j'irai en mer. Que ce sera bon de ramer !

Il s'arrêta, puis reprit, regardant l'horizon :

— Il va nous arriver un « grain », de Paimpol ; de plus, on allume le phare de Portrieux, voilà la nuit et l'heure du dîner. Rentrons vite....

Rapidement, cette fois, ils remontèrent la falaise, et les premières gouttes d'eau commencèrent à tomber comme ils franchissaient le seuil de Ker-Roc.

— Le facteur est-il venu, Yvonnick ? demanda M^{me} Kerviler tout essoufflée.

— Oui, Madame, j'ai mis le journal sur la table du salon.

— Pas de lettre ?

— Non, Madame.

Un pli très dur creusa le front de M^{me} Kerviler, et une flamme sombre passa dans ses yeux.

— Vous attendez une réponse, ma mère ? demanda Renaud, surpris de ce changement de physionomie.

— J'attends une réponse, dit-elle brièvement.

Puis, comme le jeune homme allait poser une nouvelle question, elle l'arrêta par ces mots :

— Ne m'interroge pas davantage et mettons-nous à table. Après, nous causerons.

Malgré les efforts de Renaud, le repas fut assez silencieux. M^{me} Kerviler était préoccupée, et les boutades de son fils n'amenèrent plus qu'un sourire distrait sur ses lèvres... Aussi, dès que le dîner terminé on passa au salon, Renaud, s'asseyant à ses côtés, l'interrogea bien vite :

— Vous n'êtes plus « vous », ma mère... Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a... Ma sœur est morte depuis quelques jours.

Le visage du jeune homme exprima un étonnement profond.

— Tante Luce ! morte ? Où habitait-elle ? Comment avez-vous su ?

— Elle habitait Clermont-Ferrand, répondit sèchement M^{me} Kerviler, et notre compatriote, le notaire Barlon, m'a écrit le décès, selon le désir exprimé par... Luce de son vivant ; ensuite, pour... Devine la vengeance raffinée de cette étrange créature ?

— Je ne sais, dit Renaud

— Pour m'annoncer que ma sœur lègue toute sa fortune, meubles et immeubles, à une de ses locataires. Que penses-tu de cela ?

— Je pense, — et Renaud regarda sa mère — que, si dans le procédé de tante Luce il y a quelque chose d'un peu... singulier, en ce qui concerne le don de sa fortune, elle était absolument libre d'en disposer à sa guise.

— Libre ! Une fortune dont la majeure partie vient de nos parents !

— Qu'importe ? *Elle était libre*, articula lentement le jeune avocat ; d'autant plus libre qu'elle ne vous devait rien, n'ayant eu aucun rapport avec vous depuis que grand-père vous a laissé Ker-Roc, ainsi que vous me l'avez expliqué.

— Je ne juge pas comme toi, Renaud, dit froidement M^{me} Kerviler. Laisser à une enjôleuse, à une intrigante quelconque, une maison et quatre cent mille francs, car il s'agit de quatre cent mille francs, non, jamais !

— Cependant, si M. Barlon ne vous eût pas écrit...

— Je savais par le notaire de Saint-Brieuc que Luce vivait... Où ? Il n'a pas voulu me l'apprendre, mais, dès lors que j'étais sûre de son existence, je n'avais rien à tenter... Un jour ou l'autre, il m'eût annoncé sa mort, et, ce jour-là, j'aurais agi comme je suis décidée à le faire maintenant. Luce, riche, âgée, s'est laissée entortiller par une servante, par une voisine quelconque, et tu veux que j'admette cela ?

— Oui, car cette servante ou cette voisine a, sans doute, entouré ma tante d'affection et de soins...

— Intéressés.

— Intéressés ou non, nous n'avons rien à y voir.

M^{me} Kerviler se leva d'un bond.

— Tu es absurde, Renaud ! s'écria-t-elle violemment. Au lieu de trouver en toi un soutien, un conseiller...

— Je vous conseille, ma mère.

— Bon conseiller vraiment, qui sacrifie une fortune comme un enfant abandonne un hochet ! Je comptais sur toi pour mener rondement cette affaire...

— Je me récuse en cette occasion, dit le jeune homme.

Son ton indiquait une résolution si arrêtée que M^{me} Kerviler pâlit.

— Nous ne pouvons cependant pas nous laisser dépouiller de la sorte, reprit-elle, s'efforçant de reprendre son calme. Il faut examiner le fond des choses. Quand Luce quitta Saint-Quay, elle était bizarre, pour ne pas prononcer un autre mot. Nous ignorons l'état de ses facultés vers la fin de sa vie. Dans ce cas...

— Oui, dans ce cas, le testament pourrait être invalidé, dans ce cas seulement, articula nettement Renaud. Mais je crois que le notaire vous en eût avertie.

Elle haussa les épaules.

— Ce Barlon était un ami de Luce. Il parle d'un testament olographe en bonne et due forme.

— Alors, la solution est très nette.

— Ce n'est pas mon avis. J'ai écrit que j'allais intenter un procès à l'héritière. C'est la réponse à cette menace que j'attends.

— Dorez et déjà, dit Renaud se levant, et baisant la joue de Mme Kerviler, comme s'il eût voulu atténuer la sévérité de ses paroles, je souhaite que vous perdiez votre procès : la cause n'est pas bonne, ma mère. Maintenant, je vous dis bonsoir ; songez que j'ai quitté Paris, hier, à onze heures.

Inquiète, elle l'enveloppa d'un regard plein de sollicitude.

— Tu n'as pas pris froid ? Tu n'es pas malade ?

— Non, j'ai sommeil comme un vulgaire baby. Voilà tout.

Elle tint à l'accompagner dans sa chambre, à s'assurer qu'il ne manquait rien au confortable de son installation ; puis, l'ayant embrassé au milieu de maintes recommandations de repos, elle le laissa seul.

Alors, tout pensif, Renaud s'approcha de la fenêtre. Le ciel était d'un noir d'encre ; la pluie tombait à torrents, fouettant les vitres avec des crépitements de grêle ; la vague avait des rugissements de fauve en butant contre les rochers ; et les sapins, qui abritaient la maison des vents glacés du nord, tordaient désespérément leurs branches sous la rafale. Mais le jeune homme entendait, comme en rêve, la pluie, la vague, la tourmente. Plus haut, plus fort que les éléments déchaînés, la voix de Mme Kerviler retentissait à ses oreilles, disant :

« Laisser à une enjôleuse, à une intrigante quelconque, une maison et quatre cent mille francs, non, jamais !... J'ai écrit que j'allais intenter un procès à l'héritière. »

« Ma mère ne peut agir ainsi, murmura tout à coup Renaud, passant la main sur son front ; elle est intéressée, oui, mais sa droiture est extrême. Après les premiers jours de colère, de désillusion, cette droiture reprendra le dessus. Suis-je fou de gâter par des inquiétudes le bonheur du retour... Allez, tante Luce, vous pouvez reposer en paix, tous vos désirs seront remplis... S'est-on jamais montré injuste à Ker-Roc !... Chère mère ! Cher Ker-Roc ! »

Et, quelques instants plus tard, au bruit des flots qui l'avaient si souvent bercé dans son enfance, Renaud Kerviler s'endormit, l'esprit tranquille et le cœur joyeux.

X

Le lendemain matin, des chants d'oiseaux partaient de tous les arbres du parc, la mer brisait doucement au bas de la falaise, et la baie, inondée

de soleil, se dessinait avec une netteté merveilleuse sur l'azur foncé du ciel.

— Que vas-tu faire jusqu'à déjeuner ? demanda Mme Kerviler à Renaud qui savourait une tasse de lait crèmeux.

Renaud sourit.

— Je rêve de vous emmener en barque jusqu'à la Palud.

— Il y a deux impossibilités à ton rêve : le fermier de la Hulaye et celui des Ajoncs viennent régler leurs comptes aujourd'hui, je ne puis quitter Ker-Roc. De plus, la barque a besoin de quelques petites réparations, mais Néhec promet de tout arranger pour une heure.

— Ma navigation solitaire sera donc pour l'après-midi. En attendant, je vais aller sur la plage : elle est toujours mon lieu préféré... Les journaux sont-ils là ?

— Non. Si tu veux attendre un instant, le facteur ne peut tarder de venir.

Le regard, la voix de Mme Kerviler révélaient une impatience si grande, que la tristesse de la veille envahit de nouveau le cœur du jeune avocat, et il répondit d'un ton qu'il s'efforçait vainement de rendre enjoué :

— A Paris, je me grise assez de politique, je préfère aller bien vite me griser d'air salé. Au revoir, mère.

Renaud traversa le jardin d'un pas rapide, et longea un instant le sentier de la falaise, regardant d'un air distrait les barques qui sortaient une à une du petit port de Portrieux, et plus près de lui, la plage sur laquelle un bataillon d'enfants, armés de pelles et de seaux, construisaient des fortifications de sable... Soudain, il s'arrêta, puis, rebroussant chemin :

« Je « leur » dois d'abord une visite, murmura-t-il à demi-voix ; il ne faut pas délaissier les morts. »

Il arriva bientôt au bourg dont il suivit la rue principale, souriant aux bambins qui lui criaient d'étourdissants « Bonjour, monsieur Renaud », serrant la main des villageois partant pour les champs, adressant quelques paroles aux femmes des pêcheurs debout sur le seuil de la maison désertée, par le mari, par le fils, à cette époque de l'année, saison de la grande pêche.

— Annick n'est pas malade, Jean-Marie ? demanda Renaud à un gamin, en lui désignant une chaumière close.

— Non, m'sieu, pour sûr. Elle est solide, la vieille ; je l'avons vu sortir à l'aube. Mais elle restera pu guère, allez !

— Merci. Je vais en haut de la côte et lui parlerai au retour.

« En haut de la côte », c'est le cimetière ! le cimetière dominant le village, la campagne et l'océan ; le cimetière si bien balayé par le vent du large, que nul arbre, nul arbuste même ne peut lui résister, et que, seules, quelques plantes naines

étaient leurs vives couleurs au milieu de coquillages, ou sur le sable doré; le cimetière où repose surtout la population féminine du village; car, non loin de là, la mer, redoutable rivale, est l'ossuaire gigantesque des pêcheurs d'Islande.

Elle les prend presque tous, l'ensorceleuse! ainsi que l'attestent les croix élevées à leur mémoire, ne leur donnant même pas le temps de vieillir, comme si la sève de la jeunesse avait pour elle un charme particulier..... Elle ne respecte même pas les petits gars de treize ans, les pauvres mousses encore chauds des caresses maternelles, et qui après avoir longtemps rêvé du grand voyage d'Islande, n'en reviennent jamais...

Puis, ravis de toutes ces proies, les flots chantent un magistral, un éternel *Dies iræ* à leur mémoire... Et ce *Dies iræ*, si déchirant pour les mères, les femmes, les fiancées, les filles, a, sans doute, pour les marins, des accents irrésistibles, puisque, chaque année, il y a de nouveaux travailleurs, aussi insouciant du danger, aussi amants passionnés de la mer...

Dominant toutes les croix de bois noir du cimetière de Saint-Quay, une grande croix de granit se dressait vers le ciel. Renaud la vit de loin et se découvrit. Là, reposait le commandant Daudré qu'il n'avait pas connu, mais dont il vénérât la mémoire. Là, reposait aussi son père qu'il avait aimé de toute l'ardeur de son cœur d'adolescent. Là, aurait dû reposer cette Luce Daudré qui, par une bizarrerie inexplicable, restait séparée des siens après sa mort comme pendant sa vie...

Pourquoi, durant ses dernières souffrances, un refrain breton frappant ses oreilles, un site du pays natal passant devant ses yeux troublés, un doux souvenir de jeunesse traversant sa mémoire, ne lui avaient-ils pas mis au cœur le désir de venir sommeiller à l'ombre de cette croix qui abritait déjà tant de générations des Daudré? Pourquoi...

Renaud n'acheva pas sa pensée. Il était arrivé devant le caveau de sa famille; là, une femme était agenouillée, enveloppée de sa grande cape noire. Elle ne tourna pas la tête quand le sable de l'allée craqua sous les pas du jeune homme; elle n'interrompit pas sa prière quand il s'arrêta à ses côtés, et il l'entendit égréner son rosaire en murmurant :

« Sainte Marie, priez pour elle! Sainte Marie, priez pour elle! Sainte Marie, priez pour elle!... »

Puis, ayant achevé, elle sortit de dessous son manteau une grosse touffe de myosotis encore humides de rosée, la déposa sur la tombe en baissant éperdument la pierre, et se leva pour partir. Alors, Renaud la reconnut.

— Bonjour, Annick, dit-il tout bas.

La villageoise le regarda, le reconnut à son tour, et serra la main qu'il lui tendait.

— Elle m'a demandé, cette nuit, de lui porter des fleurs, dit-elle d'une voix lente : des « aimez-moi » de Tréveneuc, les plus beaux des environs,

ceux que nous allions cueillir ensemble autrefois. Je me suis levée de bonne heure, et la voilà contente.

— De qui parlez-vous, Annick?

Subitement méfiante, elle fixa sur lui ses petits yeux perçants.

— On peut en tromper d'autres, on ne trompe pas la vieille Annick, répondit-elle d'un ton sec. Si personne ne sait dans le pays que ma sœur de lait, mam'zelle Luce, est morte, Annick le sait, elle!

— Mais...

Elle l'interrompit :

— Annick *sait*, je vous le répète... En demandant les fleurs, cette nuit, mam'zelle Luce a dit : « Tu les porteras sur la tombe de mon père que j'ai tant aimé. Mon corps repose au loin, mais c'est là qu'est mon cœur, c'est là que tu viendras prier pour moi. » Et je suis vite venue, car ce serait sacrilège de ne pas accorder de suite la demande d'un mort.

Elle poussa un grand soupir, et ajouta :

— Enfin, la voilà heureuse maintenant.

— Tante Luce était donc malheureuse, Annick? Le visage de la vieille femme devint soudain farouche.

— Elle? Oh! oui, la pauvre chère sainte!... Tout lui a manqué à la fois : son fiancé, son père, Ker-Roc...

Elle s'arrêta brusquement.

— Ker-Roc? Elle pouvait venir demeurer à Ker-Roc! s'écria Renaud.

Annick serra autour d'elle les plis de sa large mante.

— Laissons dormir les morts! Souhaitons le repentir aux vivants, dit-elle avec un sourire énigmatique.

Et, rabattant son capuchon sur sa tête, elle s'éloigna après un geste d'adieu.

Vaguement inquiet, tout pensif, Renaud descendit la côte, oubliant de contempler l'Océan, pour suivre des yeux Annick qui, laissant la grand'route, s'engageait dans un sentier conduisant au village voisin.

« Est-ce encore tante Luce qui lui demande d'aller là-bas? pensait le jeune homme. Étrange chose que l'imagination!... L'imagination? Non, il y a de l'inexplicable dans cette révélation de mort, car, je le jurerais, ma mère n'a parlé du décès de sa sœur à personne... Alors, faut-il croire à ces messages d'outre-tombe?... Faut-il croire qu'à l'insu de tous, Annick connaissait le lieu de retraite de sa sœur de lait?... Faut-il croire... »

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)





❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : Reprise de *Guillaume Tell*. — Opéra-Comique : Reprise de *Phryné* et première de *L'Angelus*. — Grands et petits concerts : *La Résurrection du Christ*. — Nouveautés.



La reprise de *Guillaume Tell*, à l'Opéra, était du plus vif intérêt. On se souvient que, depuis l'incendie du magasin des décors, le chef-d'œuvre de Rossini n'avait pu, pendant six ans, reparaitre sur notre première scène. C'est avec enthousiasme qu'on l'a accueilli et que, malgré cer-

taines parties marquées de la griffe du temps où compositeurs et artistes avaient consacré la mode de surcharger les plus suaves mélodies d'exercices de virtuosité, il y a, dans cette belle œuvre, des pages immortelles. Le souffle puissant du génie la traverse et l'ennoblit, dans le patriotisme comme dans l'amour. Il est impossible de trouver de plus purs, de plus énergiques accents de liberté, d'une inspiration vraiment capable d'entraîner tout un peuple. Cela seul suffirait à empêcher le grand nom de Rossini d'aller à l'oubli et nous trouverons toujours rétabli au répertoire de l'Opéra ce chef-d'œuvre que le temps ne saura que grandir. Les chœurs et l'orchestre ont été magnifiques de couleur, soit dans les tableaux de poésie agreste, soit dans les sombres et mâles accents de la vengeance : c'est d'une beauté qui défie tout esprit de convention.

Oserons-nous dire que l'interprétation a été à la hauteur prodigieuse de tant de belles scènes ? Oui, parce que de telles œuvres élèvent l'artiste à leur niveau. Mais si nous voulions nous souvenir des beaux triomphes de *Guillaume Tell*, aux premières années de ce demi-siècle, nous serions entraînée à faire des comparaisons et nous préférons reconnaître seulement que M. Renaud prêtait toute la noblesse de son large style à *Guillaume Tell*. M. Affre, dont l'admirable voix ajoutait son charme au rôle écrasant d'Arnold, a été l'objet d'acclamations justifiées. M. Gresse a tenu le sien avec ampleur et M^{me} Bosman a mis au service de Mathilde, sa grande expérience scénique et sa diction traditionnelle.

La centième de *La Walkyrie* n'a pas été moins brillante. Tous les artistes ont été fêtés et acclamés. Les études de *Joseph* ont été reculées d'un

mois ; mais celles de *Briséis* ne tarderont pas à mettre cet ouvrage au point.

A l'Opéra-Comique, la reprise de la spirituelle et poétique *Phryné*, de Saint-Saëns, était précédée, le même soir, de la première de *L'Angelus*, un petit drame en un acte, de M. G. Mitchell, musique de M. C. Baille, lequel s'était chargé de donner du mouvement à ce scénario qui en manque absolument. Sur un épisode peu lyrique, le musicien a écrit des scènes entrecoupées de récitatifs, où le discours musical se poursuit, non sans talent, mais sans repos ni trêve. Pas le moindre morceau, comme le veut la mode !... et il ne reste à l'auditeur qu'une sensation morose et le souvenir des vaillants interprètes : M^{mes} Dumont et Bernardi, MM. Beyle, Lupiac et Bernaërt, qui ont jeté les lueurs de leur art sur cette pièce dépourvue d'intérêt.

Cette impression monotone a vite été oubliée en écoutant les exquis pages de *Phryné*, qui servait de début à M^{lle} Emelen, dont la jolie voix a du charme. Elle a été fort bien accueillie et MM. Fugère et Clément ont retrouvé leur grand succès dans les rôles si fins de Dicéphilé et de Nicias.

M^{lle} Lowentz, par suite d'une crise d'influenza, a dû renoncer au rôle d'Héro qu'elle devait créer dans *Beaucoup de Bruit pour Rien*, de P. Puget. Elle sera remplacée par M^{lle} Mastio ; la première n'est pas éloignée, dit-on. Le retour de M^{me} de Nuovina a été signalé par sa brillante rentrée dans *Carmin*.

Très intéressante fut l'ouverture du théâtre lyrique de la Renaissance, où l'on a donné l'amusante pantomime en trois actes de MM. M. Carré et Wormser : *L'Enfant Prodigue*, qui eut tant de succès aux Bouffes-Parisiens. Le nom de l'éminent chef d'orchestre de l'ancien Opéra-Comique, M. Danbé, ayant été cité à propos des études d'*Obéron*, de *Martha* et de *Si j'étais Roi*, nous attendrons qu'on chante à ce théâtre, pour nous en occuper davantage.

Toute l'attention qu'excitent, si justement les grands concerts, s'est portée, ce mois-ci, sur le cirque des Champs-Élysées, où M. Lamoureux a donné la belle exécution de l'Oratorio de Don Lorenzo Perosi : *La Résurrection du Christ*.

En moins d'un mois, on a tout dit et écrit sur ce jeune prêtre qui vient, à vingt-six ans, chercher à Paris la consécration de sa gloire naissante. Il a

déjà écrit et fait entendre dans sa patrie quatre oratorios, sur le cycle de douze, qu'il veut composer sur la Vie et la Passion du Sauveur : *La Résurrection de Lazare*, *La Transfiguration*, *La Passion* et *La Résurrection du Christ*, qu'il vient de nous faire entendre. Cette dernière œuvre est divisée en deux parties. La première traite de la mort du Sauveur ; la dernière, de sa résurrection. C'est celle qui a le plus porté et qui a décidé du succès, en affirmant la puissance dramatique du jeune maître, tandis que le côté descriptif de la première, laissait l'auditeur plus froid.

Ce qui nous frappe parmi les critiques publiées sur cette œuvre, c'est que l'on s'accorde à louer l'orchestration de ce musicien qui, tout en se servant des ressources de l'art moderne, le fait toujours avec autant de réserve et de tact que de goût.

On a admiré le second prélude ; les *Chœurs des Anges*, qui le terminent et sont d'une idéale beauté. Non moins saisissante est celle du *duo des deux Mariés* : « Pliage, pliage ! » ainsi que le *chœur* des fidèles, dont le solo de baryton est d'un grand style. L'abbé Perosi a été ravi de son vaillant orchestre et des chœurs de la *Schola Cantorans*. Il a trouvé des solistes très brillantes en M^{lles} E. Blanc et J. Passama. Les autres solos ont laissé à désirer, quoique moins importants. Quant à la partie du récitant, qui est capitale, c'est un ténor italien, M. Reschigliano, qui voyage avec l'abbé Perosi et remplit son rôle considérable avec grand talent. Somme toute, le succès de l'œuvre a été indiscutable, à partir de la seconde partie.

La « Société chorale d'Amateurs », fondée par M. G. de Sainbris, a célébré, salle Erard, sa trente-quatrième année de succès. Une *Invocation à la Vierge*, de M. Paul Collin, d'un beau sentiment religieux, avait inspiré à M. R. de Boisdeffre des pages d'un style élevé qui furent fort applaudies. Venait ensuite le ravissant chœur de G. Pierné : *Dans les blés*, ce frais poème musical auquel l'heureux auteur de *l'An Mil* ajoutait au charme de son accompagnement idéal, celui de sa présence au piano ; puis le chœur de *Biblis*, une délicieuse petite scène, que le grand maître Massenet mit beaucoup de grâce à accompagner, ainsi que son air d'*Hérodiade*, remarquablement chanté par M. Raquez, et son *Extase de la Vierge*, interprété par M^{lle} J. Goupil, tous deux très admirés à l'intermède.

Le second acte de *La Vestale*, de Spontini, occupait la deuxième partie de la séance où la belle allure des chœurs a été fort goûtée. On a de même applaudi justement les nombreux solistes : M^{mes} Mayrand, Goupil, Garnier, Godine

et MM. Le Lubet, Raquez et Challet, dont le talent a mis en relief les nobles inspirations de cette belle œuvre.

Du plus charmant intérêt fut la soirée musicale donnée, salle Erard, par M^{lle} Hortense Parent, pour faire entendre M^{lle} Jane Bathori, brillante élève de la sympathique fondatrice de l'« Enseignement professionnel du piano. » Cette jeune musicienne, vraiment extraordinaire, possède une virtuosité qui n'a rien à craindre des plus grandes difficultés de la musique moderne. Dès le début, on donnait la très remarquable *Fantaisie pour piano et orchestre*, de Périllhou, où l'on admira sa prodigieuse mémoire, car elle jouait toutes ces pages difficiles sans la moindre musique devant elle. Il en fut de même pour les morceaux de piano, solo ; nous citons, au vol, son incomparable finesse de doigts dans *Réveil sous Bois*, de Diémer, et le véritable diable au corps qu'elle montra dans la *Bourrée fantasque*, de Chabrier, où elle fut trois fois acclamée. Mais, où la jeune pianiste put déployer toutes ses étonnantes qualités de musicienne hors de pair, ce fut en exécutant, toujours par cœur, l'inextricable *Symphonie pour piano et orchestre*, op. 25, de V. d'Indy. La salle, archicomble, sembla ébranlée par la tempête de bravos qui accueillit M^{lle} Bathori, que cette musique difficile classait au premier rang de virtuose. M. Vincent d'Indy, qui en exprimait sa satisfaction à M^{lle} Parent, l'assura que sa brillante élève était la première pianiste qui eut exécuté ce morceau de mémoire : il en était ravi.

De plus, cette jeune artiste fait aussi grand honneur à son professeur de chant, M^{me} Lamoureux, car elle a interprété plusieurs mélodies de Reynaldo Hahn : *Paysage*, *Tous Deux*, *L'Heure exquise*, d'une voix chaude, sympathique, et s'accompagnant elle-même, toujours de mémoire, au cours de cette séance, d'un succès extraordinaire pour le professeur et son élève.

Voici la désignation et les numéros des morceaux de *Fidelio* que nos lectrices pourront demander, pour le chant :

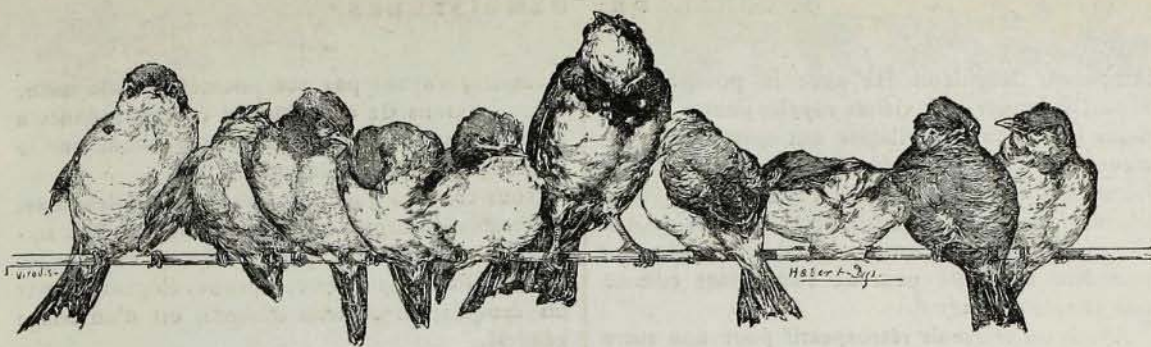
— N° 1 : Duo de Marceline et Jaquino, sop. de demi-caractère et ténorino ou *trial* (genre comique).

— N° 2 : Air de Marceline (sérieux) : Nous continuerons chaque mois.

— Une jolie nouveauté de Massenet : *Le Nid*, d'une délicate poésie, comme musique et poème. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.





Causerie de Quinzaine



ING din don, nous vous arrivons avec les cloches retour de Rome, chères lectrices, leur poétique voyage, — auquel on regrette de ne plus croire, — ne les a pas fatiguées et elles lancent à pleine volée l'alléluia qui, chaque année, à des dates diverses, envoie, à tous les cœurs chrétiens, une note d'intense allégresse, allégresse d'autant plus vive qu'elle éclate après quarante jours de pénitence. Hum ! Y sont-ils bien tous

les quarante ? Comptons ou plutôt, tenez, ne comptons pas, vu la difficulté des temps, comme disent les mandements épiscopaux. Les temps sont-ils vraiment si difficiles ? Espérons-le pour le repos de nos consciences, et prenons un autre sujet.

Vous savez, chères amies, que, fut-elle lointaine, nous ne pouvons laisser passer aucune réception académique sans vous en dire un mot ; vos cœurs français ne nous reprocheraient-ils pas, d'ailleurs, de ne pas saisir cette occasion de nommer ici, une fois encore, Henri d'Orléans, duc d'Aumale, prince de France, général de division, membre de l'Académie française ; donnons-lui tous les titres qu'il aimait et saluons, en ce fils de roi, le patriotisme qui fut le mobile de toute son existence, comme l'ont si bien reconnu les orateurs de la séance académique. La foule n'était pas pressée à cette réception d'un architecte-sculpteur prenant place parmi les quarante ; les billets n'avaient pas fait

prime, et nous pensons qu'après coup plusieurs ont dû regretter leur indifférence lorsqu'ils ont su que M. Brunetière avait prêté, à son nouveau confrère, dont il a lu le discours, la magie de son vibrant accent et ce charme extraordinaire d'une diction admirablement articulée. Peut-être à la lecture avez-vous pu apprécier les mérites de la réponse très remarquable de M. Mézières ; son pâle et terne débit a eu en séance des effets de paisible sommeil, de ce sommeil mondain et discret d'académicienne qui commence et s'achève dans un sourire et pendant lequel quelques soubresauts prennent la forme de signes d'assentiment. Le public, d'ailleurs, était de qualité, le premier rang se voyait occupé par tout ce que la maison de France compte encore de résidents parmi nous : M. le Duc et M^{me} la Duchesse de Chartres ; M. le Comte et M^{me} la Comtesse d'Eu ; là, comme partout, celle-ci apportait cette souriante bonté qui la rend si française qu'on oublie qu'elle devrait être impératrice du Brésil.

La principale distraction que goûte en France l'impériale exilée est la musique ; les concerts du Conservatoire la voient toujours fidèle, et aucune manifestation d'art musical ne la laisse indifférente. Nul doute que la princesse n'ait apporté le tribut de ses applaudissements à la séance de musique religieuse donnée au cirque d'Été par l'abbé Lorenzo Perosi ; je pense qu'une plume plus autorisée nous parlera de cette œuvre musicale. Au point de vue mondain et au nôtre personnel, nous vous dirons seulement que la *Résurrection du Christ* eut une superbe chambrée et donna, dans la dernière partie de l'œuvre, ce frisson d'admiration si doux à ressentir.

La reine d'Angleterre est de nouveau l'hôte de la France ; elle avait, cette année, choisi Boulogne pour aborder nos rivages. Quarante-quatre années ont passé depuis qu'elle y fut reçue, en 1855, par

l'empereur Napoléon III avec la pompe qu'il aimait à donner aux visites royales; cette fois, à peine si quelques privilégiés ont aperçu la « gracieuse Majesté » se dérobant rapidement aux harangues officielles; peut-être son passé de jeune souveraine et de femme aimée lui apparaissait-il sur ce quai témoin de son premier débarquement? peut-être avait-elle peur de s'enrhumer comme une simple *old lady*?

Ayons un souvenir rétrospectif pour une autre reine voyageuse, l'ex-souveraine de Madagascar. Cette pauvre Ranavalo a dû quitter la France sans réaliser son rêve de voir Paris. Un moment, on a dit que M. Loubet, voulant inaugurer son règne par un acte de galanterie, allait accéder à ce désir, peu dangereux pour la sûreté de l'État; mais la reine avait une suite compromettante, et, jusque sur les marches du trône, on accusait la *dive* bouteille de faire de tels ravages que Ramazindrazana, la propre tante de Sa Majesté malgache, était désignée sous le surnom de *la Grive*, à cause de l'état d'ébriété où elle se trouve souvent. Les Marseillais ayant dit à Ranavalo, avec leur persuasif *assent*, « que Paris ne serait un petit Marseille que s'il avait la Canebière », la reine a tâché de les croire; pourtant, elle est partie pour son palais algérien avec un gros regret, et il n'a pas fallu moins qu'une belle robe de velours brodée d'or pour sécher ses larmes.

C'est des ouvrières qui font les robes brodées d'or que s'occupe un journal dont le titre, *Le Pain*, a sans doute attiré votre attention. Il a pour fondatrices quelques femmes de bien qui ont voulu faire œuvre chrétienne et féministe à la fois. « Grouper les œuvres qui existent, unir les efforts isolés, organiser d'une façon vivante les corporations ouvrières, améliorer le sort des femmes qui travaillent, et amener à elles, dans une idée de paix et de charité, leurs riches clientes », tel est le programme proposé. Souhaitons bonne chance à notre nouveau confrère fort brillamment rédigé et dont le succès semble d'ailleurs se dessiner nettement.

Nous vous signalerons encore une autre publication, afin de nous mettre bien avec vos toutous, Black et Moumoute, il s'agit du journal *L'Ami des Bêtes*. La directrice n'a pas pris pour devise : « Plus j'ai connu les hommes, plus j'ai aimé les bêtes. » On la dit jeune, elle doit avoir toutes ses illusions, et c'est avec celles-ci qu'elle se penche sur ces âmes obscures d'animaux. Son œuvre, à peine ébauchée, est déjà sympathique à plusieurs de nos sommités intellectuelles, qui l'ont exprimé dans des lettres attendries.

Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule comme disait naguère M. Coppée que je cite de

mémoire, n'ayant pas ses poèmes sous la main. Nous passons de ces illustres correspondants à celles d'entre nous qui nous consultent sur le timbrage du papier à lettres.

Nous croyons que, pour les jeunes filles, il est préférable d'adopter uniformément le chiffre minuscule au coin du papier. Quant aux jeunes femmes, l'adresse de la campagne, élégantisée par un croquis du château désigné, est d'un usage général.

— Faut-il donner son adresse dans les villes?

— Convenons que c'est bien tentant et bien commode, et qu'une adresse sous les yeux facilite la prompt réponse, surtout à Paris où les changements d'habitation sont fréquents et les relations si nombreuses. Pour tout concilier, pourquoi ne pas avoir deux sortes de papier? celui avec adresse pour les correspondants moins familiers, les affaires, les fournisseurs; puis le papier avec petites initiales dans un écusson, pour les relations amicales et mondaines.

Nous vous remercions, chères abonnées, de vos aimables appréciations des menus reçus le mois dernier; nous espérons n'avoir pas été moins heureux dans le choix de l'aquarelle que vous porte ce numéro de notre journal; vous recevrez, sous peu, son pendant et, plus tard... mais soyons discrets et ne déflorons pas les surprises qui vous attendent.

EDMÉE.

P. S. — Après notre causerie de février, plusieurs abonnées nous ont demandé la formule du liquide qui sensibilise à la lumière un papier quelconque.

Acheter la solution toute faite nous paraît plus simple, mais enfin pour celles qui tiennent à opérer elles-mêmes, voici une des formules :

Azotate d'argent	6 grammes
Acide tartrique	4 —
Eau distillée	60 —

La Revue des Sciences, à laquelle nous empruntons ces renseignements, ajoute :

« On fait dissoudre, on filtre. La solution ne s'altère pas à la lumière. On la dépose sur le papier avec un pinceau à la lumière diffuse. On imprime fortement, et après lavage abondant, on fixe dans un virofixeur faible, ou dans une solution d'hyposulfite de soude à 5 o/o, additionnée de 1 o/o d'ammoniaque. Les images gagnent en intensité quand on les sèche vivement au feu.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.